pensée : " Qui ne dit mot consent," et je dormis ma nuit tout d'un somme. A la pointe du jour, j'entends frapper à ma porte ; papa, qui venait de faire sa promenade matinale, rapportait que la journée promettait d'être magnifique, et que nous devions nous hâter de faire nos préparatifs si nous voulions profiter de la gelée. Jamais de ma vie je ne fus si diligente, je me chargeai de tout ; maman en était à examiner mon ouvrage lorsqu'on entend un bruit de voix mêlé à je ne sais quelle musique discordante ; je jette un coup d'œil par la fenêtre, et j'aperçois tout un cortège de voitures rustiques remplies de tous nos gens, dans un accoutrement rien moins que singulier, et la musique en question était toute une batterie de cuisine que portait la première voiture. Ce fut le signal du départ. Je ne sais si je dois vous dire que je suis montée en voiture, je n'eus qu'à lever le pied et j'étais rendue. Le hasard me plaça près d'un bon vieux papa, qui, jusqu'à ce que j'eusse hasardé quelques mots n'avait qu'à dire " Marche donc Grise," et la Grise n'écoutait pas. Jusqu'à présent la bande joyeuse s'était contentée de cette allure tranquille, mais tout à coup une grêle de pelotes de neige s'abat sur la pauvre bête, qui nous fit faire un fameux saut ; heureusement que le maître n'en fut pas fâché. Après avoir marché longtemps par des chemins impossibles, à travers des arbres qui semblent nous reprocher d'être venus troubler leur tranquillité, et qui pour se venger, nous menacent à chaque instant de leurs branches aiguës et dépouillées qui se croisent au-dessus de notre route, nous atteignons enfin une petite cabane proprette qu'envieraient nos braves paysans ; des tourbillons de fumée sortent avec précipitation de la cheminée et vont se perdre dans l'espace. Tout-à-coup, un hourra joyeux s'échappe de toutes les poitrines, et tous ensemble nous entonnons " Vive la Canadienne," c'est que l'on vient d'apercevoir notre hôte, un vieillard octogénaire, ayant à ses côtés la compagne de sa vie, parée d'une coiffe antique et tenant en main une large tabatière enveloppée d'un mouchoir rouge à carreaux, une toute jeune femme et un rude gaillard nous font force saluts, et mêlent leurs voix aux nôtres. Nous mettons pied à terre ; après les salutations d'usage, les vieilles gens s'approchent de l'âtre, et nous, jeunes filles, quelques unes montées sur des raquettes, nous nous dispersons dans les bois pour respirer l'air embaumé des bourgeons prêts à s'ouvrir, et pour jouir du spectacle de voir s'échapper au bout des goudrelles placées à chaque arbre, mille petites perles qu'un brillant soleil illumine. Les moins enthousiastes retournent sur leurs pas et nous les suivons de loin. Toujours en plein air, une table rustique était déjà dressée, des branches de sapin nous servaient de tapis, l'intérieur de la cabane, qu'il nous tardait de voir, étaitplus qu'intéressant ; tout le monde groupé autour du feu s'amusait à regarder bouillir le sucre doré dans une bassine reluisante de propreté, et la jeune femme retournant dans son poëlon avec une dextérité surprenante, des crêpes tout a fait appétissantes. Après quelques instants, on se mit à table, le vieillard fit les frais de la conversation, et si bien qu'avec ses histoires de revenants et de loup-garous, entremêlées d'un feu roulant de quolibets, nous fûmes contraints d'y demeurer bien longtemps. Enfin tout le monde était sur pied, et nous, de nous échapper cette fois pour une excursion beaucoup plus longue que la première : nous atteignîmes un rocher dont l'accès était très facile, et du sommet duquel notre vue pouvait s'étendre bien loin, même nous apercevions la flèche élancée du clocher de notre village.

Là, nous nous abandonnâmes à la contem-